

CETTE VILLE VIDE

Guillaume BOPPE

CETTE VILLE VIDE

Cette ville vide, Guillaume BOPPE, 2024

© Guillaume BOPPE

Image de couverture : Atelier parisien d'urbanisme, *Paris au XIX^e siècle : l'immeuble et l'espace urbain* (détail), échelle 1/2000^e, 1981.

Mise en page et graphisme : Vincent CAPES

2024 ANIMA pour la présente édition

ISBN: 978-2-9585353-8-4
Dépôt légal: septembre 2024

Éditions ANIMA
5 rue de l'Agau 30000 NÎMES
zoanima@gmail.com | www.zoanima.fr

ANIMA

Le long de l'appartement qui longe l'avenue,
porté par des jambes que nul n'a jamais vues,
le vent des jours chauds s'est posé sur les cous ;
ses bras, ses bras râpeux nous ont tirés aux genoux.

.....

*Sous la rue grisée : la tour,
la rue qui se porte dans le temps,
dans sa froide ivresse le soupir de se retrouver.*

*La tour guette ce qui peut courir
– de graviers en fossiles tombés du ciel –,
courir sans un mot le long de la colline.*

I

La ville vient vers nous : elle a de lents mouvements,
comme à travers l'eau les rides, au fond des baignoires :

dans leur peau tiède qui bouge on revoit des immeubles,
des gens dans les rues, qui remontent ou attendent
pour les traverser, et bien les regardent, et bien les ignorent.

Dans les doux balancements de la ville
une tristesse qu'on ne saurait nommer,
une grisaille en tous cas... l'eau est bien seule

et par ici règne le crépuscule,
en cette pièce où nous regardons
venir à nous, comme en un film
un petit monde,
ses têtes vers les nôtres dressées.

.....

II

De l'eau entre nos genoux on sait se méfier :
tant de choses dit-on de ces maisons qui rendent fou,
d'une ville ou d'une autre elles remontent,
nous le savons car depuis qu'on a l'âge de regarder
les villes nous regardent, vêtues de poivre,
de poivre gris, de poivre noir, vêtues de craie.

Les villes tombent en nous, depuis sous nos corps,
et sautent à nos yeux, à la manière des amphores
qu'on saurait trouver si on plongeait ici ou là,
dans des épaves, mais nous ne plongeons plus : nous sommes sans
[courage,

et c'est loin du fond de l'eau qu'on distingue venir
cette ville et son temps, ses rues qu'on recroise.
Cette ville vient dans notre ville et en nous ;
en ses trottoirs un instant on se hâte
de se hâter encore, comme on a pu se hâter souvent.

.....

On a mal, un peu, de ce ciel qui passe lourd,
ce ciel qui nage sans bouger
au ciel de la salle d'eau, sur nous et sur la ville,
la ville au-dessous de nous, la ville qu'on regarde.
C'est à ne pas comprendre comment ces étages s'assemblent :
on croirait qu'ils s'ignorent, ils se rejoignent pourtant.

Dans cette pièce faiblement tout communique,
à commencer par ces moments qui lèvent les yeux vers nous,
vers nous qui en eux venons voir
ce que nous n'avons pu connaître et qui ne nous a pas connus.

D'ici on se fatigue : il va nous falloir sortir,
ce qui tombe juste : la porte s'ouvre, dehors il fait nuit,
la ville nous attend : elle est toujours plus grande,
plus froide et plus fiévreuse, plus lasse et plus triste.

Pour la retrouver on se presse, pour la revoir on se dépêche,
alors nous passons la porte et nos ombres restent au-dehors.

.....

Qu'il faut de patience avant de retrouver les rues,
de les trouver encore comme on a pu les trouver
en ces matins qui ne furent pas des matins,
juste de ces moments où les rues sont nouvelles :
illuminées de feu, de sang comme en hoquets,
en corps étendus sans fin et le long des heures !

Qu'il faut de temps perdu pour se reconnaître là
où il ne se passe rien, en ces demains qu'on ne connaîtra pas !
Invisible est la crevasse entre les ombres d'en face
et la nôtre, d'ombre, la pauvre qui nous porte :
longue ride entre les trottoirs creusée,
longue plaie à cause de qui on ne peut voyager.

Qu'il faut d'inutilité pour y rester,
sur ce trottoir, rester puis un signe ou un appel
d'en face nous fait glisser dans la crevasse,
tandis que derrière nous la maison tire notre peau
de ses yeux ! Elle sait que de nos joues
toute poudre pour elle sera,
sa poussière en nos lézardes et l'inverse tout autant.

.....

*Sous la tour enterrée : la lézarde au plafond,
celle qui chaque soir se glisse dans le lit,
son regard d'océan creux et sa vie arrêtée.*

*Il se peut qu'un jour le ciel tremble à nouveau,
ce ciel d'humus et de pierre qui ne soutient plus rien,
plus rien d'humain et regarde passer la nuit.*
